

500 ouvriers de la fosse n° 3 qui se trouve sur le territoire de Marégnien ont refusé de descendre.

A L'USINE SARTIAUX
d'Hédin-Léopard
Une grande partie du personnel de l'usine Sartiaux a été licenciée et le travail a repris.

A LENS
La nuit de vendredi a été employée par les grévistes de Courrières à recruter de nouveaux adhérents au mouvement de la veille. Ils y ont réussi plus qu'on ne croyait, car ce matin le chômage était complet dans toute la concession de Courrières.

A Dourges et à Crocourt, la situation ne s'est pas modifiée et la grève continue. On redoute de plus en plus une extension considérable de la grève dans le bassin houiller du Pas-de-Calais, mais on assure que les Compagnies respectueuses acceptent toutes les propositions des mineurs.

Jusqu'ici aucun désordre sérieux n'est produit.
Lens, 3 mai. — Une réunion a eu lieu ce matin, à dix heures, chez M. Hay, à Billy-Montigny, 500 mineurs de Courrières y assistaient.

Le délégué de la section syndicale de Billy-Montigny, le nommé Duruelle a donné lecture des revendications des mineurs formulées comme suit :

1° Augmentation du prix actuel de la journée de travail de cinquante centimes, plus élévation de la prime accordée de 1000 à 2000, soit 2000 en sus ;
2° Suppression des travaux à la tâche ;
3° Avoir un salaire fixe de cinq francs pour les mineurs de la première catégorie, de quatre francs pour ceux de la deuxième, de trois francs pour ceux de la troisième ;
4° Que les jours ne soient plus opérés de retenues en vertu d'appositions ;
5° Que les chefs aient plus d'égards envers les ouvriers.

M. Duruel a eu un entretien avec M. Portier, agent général ; il dit que celui-ci ne pourra faire connaître la réponse de la compagnie que mardi prochain.

Un murmure se produit dans la salle, et les mineurs décident de continuer la grève et d'attendre la réponse de la compagnie.

Une nouvelle réunion aura lieu mardi matin.

DANS LA LOIRE
Rive-de-Gier, 3 mai. — La situation est très tendue dans le bassin minier de la Loire.
A Rive-de-Gier, les mineurs sont tous en grève et on a de fortes craintes de grève générale. Les renseignements recueillis montrent en effet qu'une certaine agitation régnait dans tout le bassin de la Loire et il se pourrait bien que le mouvement gréviste s'étendît à tout le bassin.

On attend aujourd'hui l'arrivée de M. Rondet, secrétaire général de la Chambre syndicale des mineurs de la Loire, il était allé se concerter avec les propriétaires de Belgique.

Les mineurs qui l'ont délégué connaissent très bien les résultats de son voyage, une décision prise par le bureau de la grève générale.
D'autres dépêches nous signalent que l'effervescence est très vive à Vienne (Isère), où des défilés se sont produits ce matin.

Les ouvriers des fabriques de draps sont très surexcités ; ils font des démonstrations dans la rue comme leurs patrons.

La grève des ouvriers de cette industrie est également à craindre.

Les Allemands travaillent
Voici ce qu'on télégraphie de Chemnitz, l'un des principaux centres de l'industrie lainière en Allemagne, au Petit Journal :

« Chemnitz, 1er mai. — Le résultat d'une enquête que sur les 20 418 ouvriers occupés dans les 183 fabriques du district, il ne s'est agi que de la grève, ce qui nous prouve que sans pratiquer des ouvriers allemands ? Et ne trouvez-vous pas qu'ils nous donnent là un exemple que nous devrions bien méditer. »

Ils travaillent eux, et en attendant que des lois internationales leur permettent de ne travailler que dix heures, ils n'ont pas perdu un sou de salaire !

NOUVELLES DU JOUR
Mor' in général Gresley
Paris, 3 mai. — Le général Gresley, sénateur, ancien sénateur inamovible, est mort hier.

A sa sortie de l'Ecole polytechnique, en 1841, il avait été nommé aide-de-camp du général Herbillon et partit avec lui pour l'Afrique, où il resta jusqu'en 1870.

Promu général de brigade pendant la guerre franco-allemande, il assista aux batailles de Bapaume, de Sedan, et à la journée de Sedan.

Sous-chef d'état-major au ministère de la guerre en 1871, chef d'état-major général en 1874, il avait été fait général de division en 1875 ; nommé conseiller d'Etat en services extraordinaires le 14 avril 1876, il soutint devant les Chambres les discussions relatives à l'armée.

En 1877, lors de la constitution du cabinet Rouchoueyrou, le général Gresley avait quitté le ministère.
Après les élections sénatoriales du 5 janvier 1879, qui lui donnèrent un siège, le général Gresley fut appelé, la veille de la réunion des Chambres, le 13 janvier 1879, au ministère de la guerre, en remplacement du général Borel, l'abandonna son portefeuille le 23 décembre 1879.

Cinq mois plus tard, le 27 mai, il fut élu sénateur inamovible.

niers par les deux régiments d'infanterie de marine pour être envoyés au Dahomey, sans préjudice des approvisionnements et munitions qui partiront le 18 sur la Durance et des nouveaux renforts que l'on expédiait par l'aviation-transport le Dromedaire, actuellement au commandement à Brest.

Paris, 3 mai. — Une dépêche de Saint-Louis annonce que le général de brigade de 1re classe, est parti le 1er mai pour Kotonou.

Mise en liberté de M. de Morès
Paris, 3 mai. — M. de Morès et M. de Morès et Gabriel Gabot ont été remis en liberté.

Paris, 3 mai. — Les anarchistes Cuisse et Caudius Bazin, arrêtés à l'occasion de la manifestation du 1er mai, ont été relâchés.

Le préfet de la Seine à l'Hôtel-de-Ville
Paris, 3 mai. — L'installation de M. Poubelle à l'Hôtel-de-Ville, qui ne donne encore que comme provisoire, sera définitive après le scrutin de ballottage de demain.

Le gouvernement aura à s'en expliquer dès mardi au cours de l'interpellation annoncée du docteur Després, à laquelle prendra part M. Chaumont.

Le préfet de la Seine est retourné hier, à l'hôtel de ville ; il y retournera aujourd'hui ; de cette façon, il habite l'opinion à la voir quitter définitivement le pavillon de Flore.

On lit dans la Liberté :
« Décidément le préfet de la Seine ne s'installe pas à l'Hôtel de ville... »
« Il n'y a jamais couché et son cabinet particulier y est resté fermé aujourd'hui. »

« Nous devons nous attendre à ce que le préfet ne s'installe pas à l'Hôtel de ville... »
« C'est décidé, il ne s'installe pas à l'Hôtel de ville... »

Les grèves en Espagne
Madrid, 3 mai. — A Valence un groupe de femmes a obligé les ouvriers d'un magasin de chiffons à suspendre leurs travaux.

La cavalerie a dispersé des groupes de chiffons qui stationnaient. Valence offre l'aspect d'une ville abandonnée.

A Barcelone, les anarchistes continuent à exciter les grévistes à ne pas reprendre le travail, la population n'est pas rassurée.

Les désordres en Espagne
Madrid, 3 mai. — Les garnisons du Nord de l'Espagne sont consignées en tenue de campagne, avec vivres et munitions prêtes à partir pour les points menacés par les anarchistes.

Après la proclamation de l'état de siège à Barcelone, une fois l'ordre rétabli dans les rues et les attroupements dispersés, le général Blanco a réuni les juries du commerce, de l'industrie et des boutiques, les exhortant à ouvrir leurs établissements aujourd'hui et leur promettant une énergie intervention.

Trente-neuf anarchistes ont été arrêtés. Les grèves se généralisent ; tout le district relevant de la place Barcelone est mis en état de siège.

A la Chambre Espagnole
Madrid, 3 mai. — La pétition remise à la Chambre par un député, porte :

Article 1er. — Que la journée de travail n'aura pas plus de 8 heures ;
Art. 2. — Publication quotidienne dans les journaux officiels du prix de la journée de travail dans les provinces ;
Art. 3. — Gratuité du transport des ouvriers en quête d'ouvrage ;

Sur ce dernier point, une entente devra être conclue entre le Comité central de chemins de fer et la commission des réformes parlementaires.

Les auteurs de ce programme ajoutent que dans le but de la compléter, toutes les municipalités devront s'organiser en une seule ayant pour mission de protéger les ouvriers.

A propos de cette pétition, M. Sagasta déclare que le gouvernement s'occupe depuis longtemps d'améliorer la condition de la classe ouvrière et qu'il est disposé à y remédier dans les limites de ce qui est possible.

L'ajoute que le gouvernement prépare un autre projet sur le travail des gens invalides, qui sera prochainement soumis à l'approbation des Chambres.

Une sentinelle attaquée
Marseille, 3 mai. — A Briançon, il y a une quinzaine de jours, le Compagnon de chemins de fer et Titus fut attaqué par dix individus et eut à essuyer deux coups de feu et une pluie de pierres.

Le fait vient de se renouveler dans la nuit de jeudi.

En effet, sept ou huit individus ont tenté de s'introduire dans le fort ; mais l'homme de garde les ayant aperçus, a fait feu sur eux et ils se sont essayés de prendre la fuite, sans qu'on ait pu retrouver leurs traces.

La conversion de la dette égyptienne
Paris, 3 mai. — M. Ribot, ministre des affaires étrangères, a fait savoir à Tigrane-Pacha et à sir Palmer que le gouvernement français adhérait, sous certaines réserves, à la conversion de la dette privilégiée égyptienne.

La bagarre de Cotte
Paris, 3 mai. — Le Temps publie la dépêche suivante :

« Cotte, 3 mai. — La responsabilité de la bagarre qui s'est produite parait incomber tout entière à la municipalité de Cotte. »

Le maire, en ayant été avisé, avait cru pouvoir donner congé aux employés de la ville.

« C'était là un premier et significatif encouragement à la révolte. »
« De plus, il avait fait arroser sur l'hôtel de ville un drapeau, et avait réuni, quoiqu'ils ne fussent pas en session, les membres du Conseil municipal. »

« Il est évident que si la manifestation a dégénéré en bagarre, c'est que les manifestants étaient bien certains de trouver un appui dans la mairie. »

Une coqséquence de la grève
On nous écrit de Fourmies que plusieurs filateurs de la localité ont déjà reçu de Roubaix des chargements importants par suite de l'arrêt forcé des filatures de laines à Roubaix et à Tourcoing.

Scènes de pillage
On mande de Rome au Gaulois :
« La nuit dernière, les boulangeries ont été pillées, à Naples, où le pain manque aujourd'hui, le kilo se vendait 1 franc. »

A Lugo, des bombes ont été jetées dans l'église Saint-François ; il y a eu des blessés. Quelques petits magasins ont également été pillés à Turin pendant les troubles d'hier, qui ont été assez graves.

Les fabricants allemands à Londres
Londres, 2 mai. — Les fabricants allemands sont arrivés sur place, offrant de prendre des commissions avec garantie de livraison, ce que, prétendent-ils, ne peuvent plus faire les industriels français.

Les frères Bazin
Paris, 3 mai. — On annonce ce matin que l'arrestation des frères Bazin avait entraîné une expédition de 200 kg. de dynamite.

Les percepteurs n'ont eu aucun résultat, les 200 kilogs. de dynamite n'ont existé que dans l'imagination de certains alarmistes. Les frères Bazin ont été remis en liberté.

L'agitouère en Autriche
Vienna (Isère), 3 mai. — On nous signale que l'effervescence est très vive à Vienna, des désordres se sont produits ce matin.

Les ouvriers des fabriques de drap sont très surexcités, ils font des démonstrations dans la rue contre leurs patrons. La grève des ouvriers de cette industrie est également à craindre.

Grève en Autriche
Vienna, 3 mai. — Six cents ouvriers des ateliers des chemins de fer d'Etat à Prague et à Hollschowitz, viennent de se mettre en grève.

Les troubles de Barcelone
Barcelone, 3 mai. — Les grévistes empêchent la distribution du pain à domicile, et ils s'opposent aussi à la marche des tramways.

Des patrouilles de gendarmerie parcourent la ville. Quelques collisions se sont produites.

La grève de Valence
Madrid, 3 mai. — La grève est plus générale à Valence aujourd'hui qu'hier.

Les grévistes ont décidé de ne pas reprendre le travail avant que leurs revendications aient été satisfaites.

Il est probable que le meeting annoncé pour dimanche aura lieu demain.

LE RETOUR
Du GÉNÉRAL BOULANGER EN FRANCE

Paris, 3 mai. — La France déclare maintenant ses renseignements d'hier, relatifs au retour du général Boulanger, plus elle ajoute :

« MM. Luguere, Laisant, Drouot et Naquet sont encore absents ; ils rentreront demain matin à Paris. »

« Les membres du comité national sont convoqués d'urgence pour le même jour, à trois heures, au local ordinaire de leurs réunions, rue de l'Arbre-Sec. »

« C'est dans cette séance qu'une décision définitive sera prise. »

« L'autre part, le bruit court, dans les couloirs de la Chambre, que le frère du général Boulanger vient de partir pour Jersey et qu'elle s'y installera, de façon à passer l'été à Saint-Brelod. »

Gravelle, 3 mai, midi. — On croit à Gravelle que le général Boulanger débarquera ce soir, à six heures et demie, du bateau *Honfeur*, qui part de Jersey, après-midi, à 3 heures 30.

Malgré qu'il n'y ait aucune mesure spéciale on semble s'être préparé à ce sujet.

Le nombre des douaniers, des gendarmes et des agents chargés de la surveillance et des débarquements n'a pu être augmenté.

L'avis de l'Etat *Curtis*, qui fait le service de garde-côte, est dans le port depuis hier.

L'annonce du débarquement du général Boulanger produit à Gravelle une très grande surprise et l'on prévoit que l'influence sera énorme ce soir dans la ville.

Si le général arrive, comme on le suppose, par le vapeur *Honfeur*, il ne pourra partir que demain pour Paris, car le dernier train partait de Gravelle à six heures vingt-cinq minutes.

La mer est très calme et le temps splendide.

Paris, 3 mai. — M. André Castelin, dans la *Cocarde* se tient sur la réserve, et il ajoute :

« Nos amis comprendront que ce serait manquer à tous nos engagements et faire à l'honneur que de faire connaître par avance des détails de nature à renseigner le gouvernement sur ses intentions d'après et sur les décisions du général Boulanger. »

On lit dans la Liberté :

« A l'heure où nous écrivons ces lignes, M. Boulanger n'a pas quitté Jersey, pas plus que les députés boulangistes. »
« On croit encore qu'il est au retour du condamné de la Haute-Cour. »
« La notice de M. Boulanger est arrivée hier à Jersey. »

terminés comme lui et comme lui trempés à la façon du fer le plus solide, Corchuelo avait énoncé toute une sorte de petite armée, qui grossissait tous les jours comme l'armée et promettait sur les routes tout ce que la montagne navarraise renfermait de claque-dents et de clique patins, avait fini par devenir très dangereuse et menaçante au nord du pays. Et, d'ailleurs, l'Empecinado occupant lesud de la Navarre, il fallait, à tout prix, empêcher la réunion et l'amalgame des deux bandes ; aussi, tandis que le général Hugo s'occupait de l'empeinado, Vally avait été chargé d'exterminer l'armée de Corchuelo.

Et il y avait réussi. Dans une rencontre définitive, toute la bande avait été surprise au bord, au crépuscule, campée, accrocchée à un soi-disant précipice, de la façon la plus pittoresque. Les bandits, se reposant de fatigues d'une journée de peines et d'embuscades, faisaient tranquillement leur soupe, tandis que leurs femmes assises auprès des feux, allaient précipitamment quelques enfants.

Un combat terrible avait suivi cette rencontre pendant deux heures, un hurlement furieux avait terrifié les échos de la montagne ; des détonations d'artillerie avaient épouvanté San-Gaël et, dans cette mêlée corps à corps où Français et Espagnols tuaient sans regarder tout ce qui palpitait sous leur main, la bande avait sombré dans les ravins, ou les blessés s'étaient précipités, ou les morts s'étaient entassés spontanément. Les femmes, les enfants, tout avait été broyé, dispersé, anéanti ; la soupe des *guerrilleros* avait été elle-même la proie des Français ; le général Vally avait dit à ses hommes : « Je suis content de vous » et malgré la perte de deux canons que les précipices avaient dévorés par-dessus le marché, tout était pour le mieux. Cependant...

Cependant, Corchuelo, seul, avait survécu au désastre de ses siens. Un caporal qui l'avait vu s'enfuir, cramponné aux flancs d'une roche pourtant bien lisse, avait essayé de le poursuivre, mais n'avait pas tardé à le perdre de vue. De sorte que sur la joie de la troupe du général passait sans cesse l'ombre du bandit.

Il ne devait pas être loin, prétendait le caporal, car il avait été rudement blessé, et le brave ajoutait même qu'il l'avait surchargé d'un « vauvau » adroitement placé dans le dos.

« Quo faire ? On entra à San-Gaël. Le général fit attacher un ordre pressant, promettant mille francs de récompense à qui lui apporterait la tête de Corchuelo. »

Un mois s'était écoulé. La montagne était redevenue tranquille et les quelques pâtres des environs y avaient ramené leurs maigres chèvres, rendues au pâturage d'une herbe courte et rare.

Un de ces bergers, que l'on appelait le petit Juanillo, un bel adolescent au teint clair, aux yeux ardents, qui allait vendre tous les soirs à San-Gaël le lait de ses chèvres, se trouvait un jour, un soir, tournant de temps en temps les yeux vers la tête de la montagne, Juanillo habitait dans un creux de rocher autour duquel une légère palissade bornait le parc de ses bêtes.

L'endroit était pittoresque, mais triste ; une sorte de cirque entouré de roches grises qui se rejoignaient en s'abaissant de manière à découper un coin de ciel qui servait d'horizon à ce réduit, et au-dessus duquel on devinait une plaine, tant ce lambeau de nuages accrocché là-bas, semblait haut et éloigné.

Pour tout autre être qu'un père et que des chèvres, l'endroit était inaccessible. Mais Juanillo, grimpant d'un pied ferme en côtoyant les rochers si fins, mélancoliquement et tournant toujours la tête vers la ville. Arrivé près de l'entrée du cirque, il poussa trois cris secs, espacés régulièrement : puis il enjamba le mur de son chez-soi.

— Bonsoir ! dit-il. Un homme, couché dans l'herbe au pied de la palissade se leva lentement et d'une voix grave, répondit : Bonsoir.

C'était un paysan, en jugement par son misérable costume ; un mouchoir détreint tournait autour de sa tête. Il semblait âgé d'environ trente-trois années ; il était grand, maigre et sa figure triste.

— Rien de nouveau, demanda-t-il. — Rien, dit Juanillo. Les Français sont toujours là, ils cherchent Corchuelo, et le général promet beaucoup d'or à celui qui le livrera ; mais la montagne est sûre et les amis fidèles ; si Corchuelo vit, il ne sera tiraillé par une ni par les autres ; s'il est mort, Dieu ait son âme... Juanillo se décolora, puis ajouta :

— La mort est un asile sur. — Oui, dit l'homme. J'y songe.

— Pourquoi, interrogea simplement le petit père, qui lui parut bien ici ? Sois tranquille. Je suis jeune, mais je suis point bavard. Je t'ai accueilli chez moi, blessé, presque mort. J'ai fermé la porte que tu fais le couteau de ton ennemi. Je n'ai pas demandé ton nom. Reste ici tant que tu voudras ; nous aurons toujours du lait, du pain, de l'eau et des fruits. Pour le logement, ce n'est pas moi qui le donne, c'est Celui qui a fait la montagne.

— Tu es un brave enfant, répondit l'autre. Ecoute, Corchuelo et ses compagnons avaient des femmes, des enfants. Les damnés Français ont-ils tué ? Sais-tu s'il en est échappé ?

— Pas un seul. Tous sont morts, et, les soirs les soldats du général ont échantonné dans San-Gaël à terrifier tous les habitants. On dit que Corchuelo avait sa femme et son petit ; s'il vit, je le plains.

— Oui, dit le mystérieux individu, pensif : il n'a plus rien à faire maintenant.

— Quand on aime une femme et qu'elle meurt, essaye de se rejouer, qu'un souci lui soit enlevé. Elle n'emportera pas dans sa retraite le regret d'avoir brisé un cœur. La pensée qu'un homme digne d'elle continuait à l'aimer, malgré tout, ne risquerait pas de venir la troubler aux heures mauvaises de l'épreuve et de l'aridité dans la dévotion... Bref, elle médita sur le néant des affections humaines.

Elle médita si bien, perdue dans son rêve entre le ciel et l'eau, en face des plus beaux paysages du monde, qu'elle se demanda un jour — les premières lignes bleues des terres de France commençaient à paraître à l'horizon — pourquoi elle se sentait si complètement différente de ce qu'elle était quelques mois plus tôt, quand elle avait vu disparaître à ses yeux ces montagnes et ces golfes. Nul être humain n'aurait pu dire ce que sa conscience lui répondait ; mais elle passa dans la solitude la plus grande partie de cette dernière journée de son voyage. Et lorsque madame Questembert lui tendit la main sur la quai de Nice en exprimant l'espoir d'une prochaine rencontre, la jeune fille resta muette, avec un regard plein d'angoisse qui annonçait que ni Clotilde ni personne ne reverrait plus jamais Thérèse de Quilliance-ici-bas.

Elle but une dernière gorgée de calice amer en recevant de son frère, à la gare, les adieux très froids de Christian pour qui, enfin, la liberté commençaient, avec l'ère de la réalisation des promesses. L'absence de chagrin de cet homme absorbé par son caprice allait, dans certains moments, jusqu'à une sorte de joie mal dissimulée. Une autre s'en fit sentir plus pour toujours, mais sans s'occuper de s'en rejouer et d'en ramener Dieu,

ce qu'il était commotion vous arrachait tout ce qui bat là dans l'estomac. — Tu es sûr ? Tu sais donc ce que c'est ? — Hélas ! Je suis amoureux et en mourir d'une fille de San-Gaël.

— Elle est belle ? — Sainte Vierge du Pili ! si Dolores est belle ! Quand je la vois, mes jambes fléchissent et je n'aurais pas seulement la force de renverser un petit enfant.

— Et elle t'aime ? — Oui. — Pourquoi ne l'épouses-tu pas ? — Ah ! voilà. C'est la fille du vieux Ferraguzzi, tu sais, celui qui vend des ferrailles près du pont qui est sur la Zadorra. C'est un coquin, qui n'a jamais aimé que l'argent, et qui m'a dit que sa fille serait à moi le jour où je lui donnerais vingt de ces pièces d'or que les Français appellent des Napoléons.

— Il veut te la vendre ? — Il dit que ce sera la dot et qu'il la placera pour moi dans son commerce.

L'homme se dressa tout debout, l'œil fixé sur ce coin de ciel crépusculaire qu'on apercevait dans la fente des roches. Il murmura.

« Ce serait bien ainsi. Il y aurait de moins un malheureux ; de plus deux heureux. »
Il ajouta, tout haut :

— Petit, tu aurais ta Dolores ; je vais descendre à San-Gaël quand la nuit sera venue. — Que vas-tu faire, par les saints. Tes jambes te porteront jamais jusque-là. — Mes jambes sont solides, petit, et je ne verrai pas ma Dolores à moi... — Il mourra profondément et dit tout bas :

— Je ne la verrai peut-être jamais plus là-haut.

Puis il s'écria gaiement : dinons ! Un heure après, la nuit enveloppait toutes choses, et le clair de lune éclairait seul la vallée endormie, l'homme descendant lentement vers la ville. Il arriva aux abords du camp français.

— Qui vive ? s'écria la sentinelle. L'homme répondit : — Je veux parler au général pour quelque chose.

Il se fit un mouvement dans un poste voisin, et quelques instants après, conduit par un sergent et deux soldats, l'homme était en présence du général Vally, qui venait de se réveiller en sursaut, croyant à une alerte, rêvant que la bande de Corchuelo s'était reformée et avait envahi San-Gaël.

— Qui es-tu ? demanda-t-il. — Je suis un homme. — Que fais-tu ? — L'inconnu esquissa un geste vague.

— Encore quelque vagabond, graine de bandit, murmura entre ses dents le général. Enfin que veux-tu ? — Je veux vous parler de Corchuelo.

— Ah ! Corchuelo... Voilà au moins la dixième fois qu'on me propose de me le livrer, ce gaillard-là. Et personne ne sait encore où il est.

— Moi, je le sais. — Il dit tout cela, cria le général en jurant. Fiche-moi ton prix. Sergent, reconduis-moi ce bonhomme au poste. Il y passera la nuit. — Je sais où est Corchuelo, répéta avec force l'Espagnol. Si vous voulez me donner vingt napoléons il est à vous.

— Tu en auras cinquante, si tu dis vrai. Mais réfléchis bien. Si tu me trompes, si tu ne m'apportes pas ce bandit, tu seras puni ; je te ferai mettre au cachot.

— Soit, répondit l'homme, souriant avec dédain. — Eh bien ! parle. Où est-il ?

L'Espagnol étendit la main et s'expliqua. Il voulait qu'on lui donnât l'or et qu'on le laissât porter en lieu sûr ; on le ferait accompagner de deux soldats, de trois, quatre, d'autant de soldats qu'on voudrait. Après quoi, il livrerait Corchuelo.

Le général cria, jura, menaça, refusa, puis, enfin accepta, subjugué par l'entêtement du mystérieux délateur, qui paraissait tellement sûr de lui-même. Il donna la somme promise, et le fit accompagner d'une troupe armée, attendant avec impatience le retour de l'homme.

— Coquins, ces Espagnols, murmuraient le brave Vally en fumant sa pipe rageusement. Pour mille francs ! Après tout ! C'est un brave, ce Corchuelo.

Au bout d'une heure, la troupe revint se former devant le général. L'Espagnol s'avança.

— Eh bien ! tu as caché ton or dit Vally d'un ton gougeard. Tu as peut-être tué le preneur, mon petit Judas. Et Corchuelo ? L'homme haussa les épaules, cracha, puis mettant machinalement les mains dans ses poches, l'œil perdu quelque part, comme s'il avait répondu sans savoir, il dit avec simplicité :

« C'est moi. »
« Tout étourdi, et comme ne sachant pas ce qu'il disait lui-même, Vally fit : Ah ! Puis tout à coup éclata le rire. — Tu te moques de moi, rossard, cria-t-il. — Celui qui se disait Corchuelo l'interrompit. — Vous avez mon signalement. Regardez ; voici au bras la trace de la blessure que j'ai reçue l'autre jour, et sur ma poitrine, mon nom écrit par le forgeron de San-Gaël. Du reste vous pouvez interroger les gens. Et il montrait sa large poitrine velue au travers de laquelle se liait mouchetée en bleu avec l'aiguille brillante, cette inscription : Corchuelo. »

Le général ne riait plus, mais il ne commanda rien. Enfin il demanda d'un ton raide : — Pourquoi te livres-tu ? — Mes amis sont morts, ma femme est mor-

te, mon petit est mort ; vous avez tout tué. Je n'ai même plus mon vieux fusil que j'aimais. Alors je me suis dit : « A quoi bon vivre ? » Et j'ai pris un petit plaisir qui m'a recueilli et soigné sans amonance, la Dolores au père Ferraguzzi. Pauvre Juanillo, si vous l'aviez vu, quand je lui ai donné l'or, tout à l'heure ! Il pleurait, il m'embrassait les mains. Au moins il sera heureux lui ; il aimera, tandis que moi... Comme je m'en allais, il m'a demandé si j'allais aussi retrouver ma Dolores. Et lui j'ai dit : oui.

Corchuelo se tut et remit ses mains dans ses poches et siffla.

Le matin, il fut reconnu par des gens de San-Gaël, et le général eut de cette fièvre et de la tournure héroïque de cet homme, le fit venir devant lui.

— Ecoute, dit-il, je suis forcé de te tuer. Si j'étais le maître, je te renverrais, greudin, dans ta montagne et dans ta liberté. Mais j'ai des ordres. Tu es soldat, tu auras compris qu'il faut que tu meures.

Corchuelo inclina la tête et dit : — Je suis venu pour cela. — Que veux-tu que j'en fasse pour toi ? dit le général. Désires-tu quelque chose ?

Le bandit parut réfléchir un moment, puis : — Donnez-moi un pistolet chargé, demandait-il ; vous me laissez faire ma prière, et quand vous aurez commandé, feu ! Corchuelo ne sera plus Corchuelo.

Le général fixa cet homme comme Napoléon eût fixé César, comme Léonidas eût fixé Artaban et il répondit : — C'est bien.

En un instant les troupes qui restaient à San-Gaël furent réunies au camp, placées en bataille devant un tertre qui s'élevait au milieu du bivouac. Il était six heures du soir et le soleil baissait à l'horizon. Sur le tertre, le général et Corchuelo, seuls, se tenaient immobiles, dans des poses qui n'avaient plus rien d'humain, empruntant aux circonstances et au caractère de cet homme qui allait mourir une grandeur saisissante.

Pas un des soldats présents ne bougeait et sur cette immobilité d'hommes, courait le frissonnant éclat acier des baïonnettes que le soleil mourant ensanglantait d'un reflet rouge.

Corchuelo regarda le général d'un côté, Juanillo de l'autre, en ce moment serré dans ses bras jeunes la Dolores au père Ferraguzzi. Le général Vally avait à la main un pistolet qu'il avait chargé lui-même, semblait attendre le moment où ce bandit grandiose réclamerait la mort.

Soudain Corchuelo, s'agenouillant, les yeux fixés vers le soleil, s'écria tout haut : Notre Père qui êtes aux cieux...

Un frémissement se leva dans la ligne des baïonnettes, et le général se décolora. Il se fit un silence encore plus grand. Une anxiété tendait toutes les poitrines. C'était comme un dénouement d'Eschyle qu'on aurait attendu.